

Une grande demande et un triple mariage à Val-d'Espoir

Réal-Gabriel Bujold

Volume 52, numéro 1 (182), mars–juin 2015

Amour et mariage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73465ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Musée de la Gaspésie

ISSN

1207-5280 (imprimé)

2561-410X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bujold, R.-G. (2015). Une grande demande et un triple mariage à Val-d'Espoir. *Magazine Gaspésie*, 52(1), 34–36.

Une grande demande et un triple mariage à Val-d'Espoir

Demander à un père sa fille en mariage était souvent toute une épreuve pour le prétendant. L'auteur décrit un cas type à Val-d'Espoir. Ensuite, il souligne des mariages mémorables qui ont marqué l'histoire de son village natal et des alentours.

◆ Un récit de **Réal-Gabriel Bujold**

Laval



Maison de Xavier Bujold où les prétendants du village et des alentours venaient faire leur grande demande. Sur le perron : Rita, jeune fille, et l'une de ses sœurs.

Photo : Musée Historique de Val d'Espoir.

Un chapeau porteur de bonnes nouvelles¹

À Val-d'Espoir, comme ailleurs en terre gaspésienne, les façons de demander la main d'une jeune demoiselle étaient multiples et parfois fort originales. Elles variaient parfois selon l'humeur du père de la jeune fille, ou encore selon les coutumes de la famille et même, selon les bienheureuses traditions des habitants des rangs.

Généralement, après avoir accroché son fanal les bons soirs permis, le jeune prétendant se mettait sur son trente-six, prenait son courage à deux mains, ajustait sa cravate, se lissait les cheveux et fonçait à « timide » allure dans le salon ou dans la cuisine, s'ajustant aux points d'intérêt de son futur beau-père.

Et là, moyennant quelques paroles de présentation où toute la panoplie des qualités était étalée, le jeune futur faisait la grande demande sous le regard d'un homme mûr, souvent inquisiteur, le maître après Dieu :

- Ben sûr, mon garçon, t'as l'air honnête, t'es d'une bonne famille, je connais ben ton père, t'as l'air d'avoir un avenir, une bonne ferme, ouais! T'as des vaches, au moins?

Et bien souvent, après s'être inquiété des valeurs réelles qui faisaient la richesse ou la pauvreté du prétendant, le pater familias acceptait avec un sourire un peu forcé en servant un petit verre de whisky au futur gendre. Puis, toute la tralée familiale se réunissait sous une franche gaieté.

Tolérer le supplice

Mais la tradition n'était pas la même partout. C'est ainsi que le père Xavier Bujold procédait d'une tout autre façon, au grand désespoir de ses neuf filles qui n'avaient d'autre choix que de tolérer le supplice.

Ses neuf filles, elles se prénommaient, de haut jusqu'en bas: Bertha, Rita, Alexina, Rosanna, Albina, Lumina, Thérèse, Loretta et la petite Pierrette, encore trop jeune et gamine pour penser un jour au mariage.

Il arriva donc que Rita se mît à fréquenter Rosaire, un beau parti de l'ouest du village, fils du bonhomme Paul qui tenait un magasin général.

Les fréquentations duraient bien depuis plusieurs lunes lorsque Rosaire envisagea le grand jour, celui qui marque quelquefois au fer rouge la destinée des Québécois : la demande en mariage.

« Swell » comme un prince

Il apparut une bonne journée, trimé jusqu'aux yeux, fariné jusqu'aux moustaches et « swell » comme un prince. Rita, fébrile et nerveuse, l'attendait sur la longue galerie.

Il entra chez les Bujold et parcourut timidement des yeux les futures belles-soeurs et futurs beaux-frères, huit filles et quatre garçons, fixant tendrement son regard sur la neuvième, sa belle Rita. Béatrice, la belle-mère en devenir, s'affairait autour de gros chaudrons, où roucoulaient la marmaille dans l'attente du repas.

Le père Xavier n'y était pas, ou plutôt, il travaillait dans la grange où il pestait de réparer un vieil instrument aratoire.

Rosaire se sentait dans ses petits souliers, et plus le temps passait, plus il se sentait traqué, haletant, comme un loup pris au piège. Décidément, il lui fallait faire quelque chose, car cette attente sans fin était pire que tout. Il se disait qu'il aurait pu choisir un autre moment, en début de soirée, et non pas avant le souper... Béatrice s'approcha de lui :

- Vous allez manger avec nous?

L'attente fébrile

Il demeura muet et au lieu de répondre, il s'engagea sur le petit sentier qui menait à la grange, sous les respirations nerveuses de la belle Rita, la promise. Celle-ci attendait fébrilement « la » réponse de son père. Elle connaissait ses habitudes et un certain cérémonial lié à son chapeau. Elle savait par exemple que si son père sortait de là avec le chapeau sur la tête, c'était qu'il avait refusé. Elle savait aussi que s'il tenait son chapeau à la main en le tournant, c'est qu'il avait accepté.

Et c'est dans la grange du père Xavier que Rosaire fit la grande demande. Cruelle attente pour Rita, torture insoutenable, celle qui engage une vie en seulement quelques minutes, qui laisse poindre à l'horizon le soleil du bonheur et de la douce espérance.

Et puis, Rosaire prenait bien du temps, et son père donc! Ils ne sortaient plus, ni l'un ni l'autre. Oh! Certes, la belle avait confiance en son jeune fiancé, mais une pareille demande! Les Bujold savaient-ils apprécier les Pomerleau de l'autre bout du rang à leur juste valeur?

Vingt, vingt-cinq minutes, trente, presque trois-quarts d'heure² maintenant, et toujours pas de nouvelles. Certain que le père Bujold avait refusé... Il avait peut-être même enfourché le jeune malheureux, ils se battaient sûrement...

Rita se tordait les mains devant cette cruelle attente.

Bientôt, la grande porte de l'étable craqua et Rosaire apparut dans l'embrasement. Il était pâle comme du petit lait. Le père Xavier n'était pas encore visible; pour sûr qu'avec tout ce temps, il devait avoir refusé.

Le chapeau avait parlé

Rosaire revint se poster sur le coin de la galerie et finalement, la silhouette du père Xavier se découpa sur la porte brunâtre de la grange.

Il avait son chapeau à la main et le faisait tourner.

Les demoiselles de toute la maison sautèrent de joie, et point ne fut besoin d'attendre le père pour connaître la nouvelle. Le chapeau avait parlé, Rita était au comble du bonheur; et Béatrice s'approcha de son futur gendre pour lui coller deux gros becs sur les joues. Elle aimait bien ses gendres, surtout que sa plus vieille, Bertha, avait bien choisi en épousant son Hilaire de Cap-d'Espoir.

Et voilà l'heureuse et tendre satisfaction d'une demande en mariage acceptée, un simple chapeau à la main.

* * * * *

Mariages mémorables à Val-d'Espoir³

Les années 1939-45 furent des années difficiles pour la population de Val-d'Espoir et des alentours.

L'enrôlement obligatoire avait été décrété sous le mandat d'Adélarde Godbout⁴ et les hommes célibataires devaient aller s'enrôler.

Il n'était pas rare de voir des mariages « d'urgence » dans la région gaspésienne comme ailleurs, car les hommes mariés étaient dispensés de cette tâche cauchemardesque.

On raconte qu'un certain dimanche, à Grande-Rivière, il y eut un très grand nombre de mariages le même jour, car la date limite d'inscription pour ceux qui devaient s'enrôler était le lendemain, et tous ceux qui n'étaient pas mariés ce même lundi devaient aller à la guerre.

Ceux qui étaient mariés et qui désiraient y aller le faisaient naturellement comme volontaires.

Cependant, auparavant, le 30 septembre 1933, Val-d'Espoir connut un mariage unique dans ses annales. En effet, des arrivants de la Beauce, deux frères et une sœur, se marièrent dans l'église du village. Il s'agit des membres de la famille Pomerleau, soit Oliva, Oscar et Aurore.

Aurore épousa Eddy Groleau, Oliva épousa Germaine Nadeau et Oscar épousa Bella Buisson. Par la suite, il y eut quelques mariages doubles, mais rares furent les mariages triples au sein de la même famille.

